

Métalmorphosis

Du même mouvement de la main que les vingt-mille-deux-cent-vingt-trois fois précédentes, Jonas, de son nom d'acier JNS_996, rapprocha les lentilles de cristal de la lueur ultrasolaire. D'un imperceptible mais parfait mouvement de ses phalanges, le métalchimiste fit converger progressivement les faisceaux de la lampe jusqu'à ce qu'ils soient si concentrés qu'ils semblaient presque solides, comme des cylindres flottants dans l'air blanc et métallique du laboratoire.

Sous ces rayons extrêmement puissants, les feuilles du rosier de métal se révélaient dans tous leurs détails : les filins d'or, qui auraient été invisibles à l'œil humain, se mêlaient dans une cartographie électrique aux feuillettes de platine et de cuivre, allant et venant entre des reliefs stratifiés larges d'à peine quelques atomes, dessinant des réseaux complexes de veines dans une chair d'alliages hérissées d'épines, un archipel qui avait toutes les apparences de la vie biologique ... mais sans en posséder le moindre atome.

Loin d'avoir été composée et assemblée sur la répétition d'un même calque géométrique, la plante avait été imaginée dans toute une variété de différences : les folioles variant entre elles de taille et d'épaisseurs, certaines étant légèrement tordues, atrophiées, paraissant coupées voire pourries, parasitées, dévorées ; il y avait dans la conception de ce qui n'était finalement qu'une sculpture une volonté délibérée d'incorporer un peu de chaos biologique, un peu de ces mathématiques complexes que nous aurions appelées « hasard » faute de pouvoir les prévoir, un peu de cette essence qui, dans l'imaginaire des peuples de métal, faisait la singularité du vivant d'autrefois.

« Hélas », songea tristement Jonas, « créer volontairement le hasard c'est se condamner à le voir aussitôt disparaître ».

Tout en fixant la plante artificielle dans l'attente du moindre signe de changement, il laissa son esprit dériver vers des considérations imprécises sur ce paradoxe qui consistait à tuer l'imprévisible en voulant le faire émerger, comme un acte de fausse foi, une croyance simulée et qui, de fait, ne tenait qu'en intention. Au bout de quelques secondes de cette digression dans son programme, il décida de bloquer cette voie et d'archiver ces pensées, les gardant pour plus tard afin de mieux se concentrer sur l'expérience qui arrivait à son terme.

Comme toutes les fois précédentes, dans la seconde qui précédait l'observation du résultat, une légère lueur d'espoir envahit ses circuits avant de s'éteindre aussitôt : cette fois encore, malgré l'exposition à la lueur ultrasolaire du moindre de ses atomes, le rosier était demeuré de métal. Rien n'avait été créé ni perdu, rien n'avait été transformé, métamorphosé, aucune matière biologique n'était apparue. Pour la vingt-mille-deux-cent-vingt-troisième fois, l'expérience de transmutation biologique s'était soldée par un échec.

Des heures durant, Jonas réitéra l'expérience, modifiant légèrement les paramètres de cette

dernière à chaque tentative, consignait soigneusement chaque variation des conditions de base, à défaut d'obtenir des variations dans les résultats.

Il s'acquittait de sa tâche avec toute la détermination de sa reprogrammation, faisant honneur au nom de chair qu'il avait reçu lorsqu'il avait été choisi pour participer à la recherche plurimillénaire visant à recréer le vivant, à toucher de nouveau à cette matière presque mythologique, à en obtenir ne serait-ce qu'une once, un rien, un moins-qu'atome.

Lorsqu'il avait juré de consacrer tout son temps à cette quête, il avait choisi de laisser active la partie de sa programmation consacrée aux émotions, croyant qu'il était impossible de vouloir recréer de la matière biologique sans ressentir la fascination qu'évoquait celle-ci. Par ce choix, il se différenciait d'une grande partie de ses semblables, qui recherchaient dans le vivant non pas une expérience radicale de l'être et de l'autre, mais plutôt des perspectives d'énergie ou d'ingénierie appliquée. Malgré ce décalage, Jonas restait convaincu que son choix était le bon. Le seul inconvénient était que, ses émotions demeurant intactes, il ressentait toujours la déception et la tristesse de ne pas parvenir au but qu'il s'était donné, cette « raison de vivre » qu'il lui était impossible de pleinement conceptualiser et qui pourtant structurait l'entièreté de son être.

De nombreux cycles horaires passèrent, imperceptiblement différents, sensiblement identiques, au cours desquels il continua l'expérience avec acharnement. Ce ne fut que lorsque sa batterie principale commença à lui envoyer des signaux de faiblesse que Jonas se décida pour une pause. Il éteignit alors un par un les différents appareils qu'il utilisait, puis sortit de la pièce où il travaillait et emprunta l'ascenseur magnétique principal afin de rejoindre un des balcons de la partie émergée de la tour où était situé le laboratoire.

Là-haut, il s'amarra à une station de recharge à l'écart de la foule puis, déroulant son câble principal, alla s'asseoir sur un banc proche où il déploya ses volets photovoltaïques. Ainsi ouvert au soleil et aux vents, il pensa avec douceur qu'il ressemblait presque à une de ces feuilles qu'il passait ses journées à étudier en vain.

La base du travail de Jonas, et son choix de travailler sur la transmutation botanique, étaient liés à des découvertes infoarchéologiques relativement récentes qui avaient fait émerger une ancienne théorie appelée photosynthèse, selon laquelle les êtres végétaux avaient trouvé un moyen d'utiliser l'énergie directe du soleil pour créer la matière de leurs corps.

Si le métalmagicien, pour sa part, se contentait de trouver de l'énergie dans les rayons du soleil, il était attaché à cette théorie un peu grotesque car elle lui donnait l'impression de se rapprocher du biologique, de partager avec ce dernier un rapport au monde simple, fondamental et commun, par delà des différences irréconciliables de nature physique et psychique.

Bien que ces écarts presque poétiques le fissent sourire brièvement, Jonas demeurait surtout

impatience d'avoir emmagasiné assez d'énergie pour retourner à son travail. Il ne trouvait que peu d'intérêt à côtoyer ses semblables, et choisissait de rejoindre des zones fréquentées pour se recharger dans la seule perspective de pouvoir laisser ses pensées et réflexions marginales se dérouler sur l'immense tapis du paysage.

Ainsi, aussitôt qu'il se trouvait face au tapis gris de la mer, il ouvrait à nouveau l'accès aux dossiers de sa mémoire contenant les divagations les plus originales, comme essayant de toucher du bout d'une idée la courbe même du ciel et de la mer. La plupart de ses réflexions portaient sur les origines, cet ensemble de point insondable dans l'espace et le temps qui, comme l'horizon devant lui, demeurait toujours inatteignable, s'éloignant lorsqu'on voulait s'en approcher.

On savait que deux espèces au moins, sur cette planète, étaient parvenues des stades avancés de développement qui avaient laissées des traces géologiques durables et des archives intelligentes, sur divers supports physiques et virtuels. Mais quelles étaient véritablement ces espèces ? La masse des données, dont la traduction restait imparfaite, rendait de plus en plus floues les délimitations entre les créatrices de ces dernières et leurs contenus.

Ces espèces étaient-elles biologiques, ayant appris à modifier les métaux et les roches, ou directement métalliques ? Étaient-elles apparues spontanément ? Avaient-elles été construites ? Avaient-elles co-existées ensemble ? S'étaient-elles détruites ? Elles-mêmes ? Réciproquement ? ...Ressemblaient-elles à Jonas, en apparence ou dans leurs comportements, leurs idées, leur principes ? On supposait que oui, mais jusqu'à quel point ?

Le métalchimiste se demandait si quelques un des êtres biologiques ayant parcouru ce monde avant lui avaient fixés les eaux de la même façon.

Le rapport de son peuple aux êtres non-métalliques passés était ambigu, tiraillé entre fascination et condescendance, entre le mystère de leur existence et celui de leur disparition totale jusqu'à la plus infime trace atomique. Et il y avait cette question en suspens, qui en impliquait une infinité d'autres, la vie biologique avait-elle été à l'origine de la vie métallique ? Ou bien était-ce l'inverse ? Ou ni l'un ni l'autre ? Qu'est ce qui faisait ou défaisait la vie, en fin de compte ?

Peut-être était-ce en partie pour répondre à cela que l'on s'évertuait à recréer du vivant sans succès depuis tout ce temps ? Peut-être était-ce en partie pour répondre à cela que lui-même, Jonas, consacrait sa vie à répéter inlassablement la même expérience, alors même qu'elle paraissait de plus en plus vaine et irréaliste...

Aux étages portuaires, quelques centaines de mesures plus bas, Jonas aperçut soudain un vaisseau sonique qui s'éloignait de la tour. Un tel départ indiquait que de nouvelles expéditions arpentaient encore la surface des mers à la recherche de traces de vie. Pourtant, Jonas le savait, hormis des éléments issus de l'érosion des roches, cette expédition ne rencontrerait encore et toujours que l'infinie succession d'oxygène, de sodium et d'hydrogène qui composaient en totalité les eaux.

Autrefois, on le savait par les empreintes fossiles et les archives, les eaux regorgeaient de formes robotiques et mécaniques, mais aussi et surtout de formes de vies biologiques complexes, dotées semble-t-il de leurs propres volontés, de leurs instincts. Certains esprits aventureux avançaient même depuis quelques temps l'idée que l'eau était même une composante essentielle de la cette biologique. Évidemment, il était absurde de lancer de pareilles théories lorsque l'on connaissait le pouvoir corrosif de l'eau... absurde...absurde ?

Jonas, au travers de son dédale de questionnements et dossiers secondaires, venait de faire émerger une idée. Et si, dans son absolue radicalité, dans sa différence extrême d'avec le métal, la vie biologique pouvait émerger de ce qui semblait le plus radicalement nocif, le plus absolument surprenant, absurde, impossible ?

Sans attendre de plonger plus loin dans ces pensées, et sans même attendre la recharge complète, il reprit l'ascenseur. Mais au lieu de redescendre directement au laboratoire, il s'arrêta un instant à un des étages portuaires et, utilisant une des sondes de prélèvement incorporées à son avant-bas, préleva une petite quantité d'eau de mer.

Retournant à son laboratoire, il vaporisa l'eau récoltée sur les feuilles métalliques du rosier, et en laissa couler un peu à la base de la tige, qui s'arrêtait net comme celle d'une fleur coupée. Puis le scientifique ralluma l'appareil ultrasolaire, attendit que les faisceaux commencent à en sortir avec suffisamment de force, et mit en place les lentilles de cristal.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il faisait, seulement une intuition, sans protocole.

Pendant de longues secondes, rien ne se passa d'extraordinaire : exposés à la lumière, les différents composants de la plante réagirent avec celles de l'eau prélevée quelques instants plus tôt en changeant d'état ; un léger nuage de vapeur se forma presque instantanément puis commença à s'étendre. Lorsque la moitié de la pièce fut baignée dans un léger brouillard, le phénomène bascula tout à coup dans un rêve éveillé : la lumière, traversant les gouttes d'eau qui se rassemblaient dans l'air, commença à se diviser en arcs-en-ciels aux couleurs plus nombreuses et plus fines que celles de la simple lumière solaire, illuminant l'ensemble de la pièce.

Le temps de réadapter ses capteurs oculaires, Jonas nota que les feuilles du rosier étaient en train de se recroqueviller, comme sous l'action d'un feu trop fort, et lorsqu'il commença à sentir des picotements sur l'ensemble de son corps, il décida qu'il fallait interrompre l'expérience. Il défit les premières lentilles qui concentraient la lumière mais, à son grand étonnement, la température continua de monter et la lumière de se rediviser en myriades de couleurs. La lumière ultrasolaire ne passait plus par les cercles de cristal, mais se répandait directement dans la pièce, chaque goutte suspendue dans l'air agissant comme une lentille microscopique, divisant ou concentrant les raies de lumière jusqu'au moindre photon.

Jonas tenta d'éteindre la lumière, mais l'humidité de la pièce avait semble-t-il rendu les contrôles inopérant. Il essaya alors de s'attaquer directement à l'alimentation de l'appareil mais ne parvint pas à

débrancher le dispositif. Voyant que la pièce toute entière se transformait en un récipient sous pression, il s'empara à pleine mains du rosier et sortit le plus rapidement possible, en claquant les portes blindées du sas de décontamination derrière lui. Une seconde après avoir refermé la deuxième porte, une implosion sèche avala la vapeur lorsque l'ampoule ultrasolaire explosa.

Appuyé contre le mur, en attendant que quelques collègues ou des bornes d'assistance arrivent, Jonas entreprit de scruter le rosier dans les moindres détails. Les folioles avaient été abîmés par les ricochets de la lumière comme si ces faisceaux avaient été des lames acérées : plusieurs d'entre elles avaient complètement roussies, tandis que les bords des feuilles étaient noirs ou avaient disparus. Les quelques bourgeons préfabriqués des tiges avaient coulées le long de la surface, comme des larmes d'or et d'argent. Les épines, faites d'un alliage plus dur, étaient les seules parties qui étaient demeurées relativement intactes.

Hélas, comme à chaque fois, pas un seul atome du rosier n'était devenu biologique. Les mêmes métaux formaient encore et toujours la totalité de la masse de la fausse plante. Seule une unique occurrence indiquait une différence par rapport à la composition atomique originelle : une légère surcharge de fer et de minéraux à la pointe d'une épine, probablement un dépôt issu de l'eau du port qu'il avait prélevée.

Dépité, Jonas posa délicatement le rosier à côté de lui, se demandant quelles seraient les conséquences qu'il devrait affronter pour avoir détruit du matériel précieux en altérant le protocole de façon aussi aléatoire et spontanée. Qui sait, peut-être que le tribunal jugerait que son penchant chaotique relevait d'une psychologie biologique, et le féliciterait ? Mais il n'y croyait guère.

Ce ne fut qu'au bout de longues secondes qu'il prit conscience qu'un signal de douleur lui était envoyé par ses récepteurs digitaux. Bien sûr, voilà qui expliquait le léger pic minéral à la pointe de l'épine : en saisissant le rosier dans la panique une des membranes en alliage métallique de sa main avait été percée et avait laissée quelques traces atomiques anormales.

Afin d'éviter l'exposition de ces circuits à l'air libre, Jonas prit dans sa main valide son kit de soudure à froid et rapprocha son autre main afin de la réparer... Et ce fut avec un saisissement total de tout son être qu'il vit l'impossible et inexplicable goutte de sang qui perlait au bout de son doigt.